

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Morts suspectes

Luc Gauthier-Boucher, *L'irréversible instant de la guillotine*, Hearst, le Nordir, 1999, 186 p.

Geneviève Georges, *L'oiseau et le diamant*, Ottawa, Vermillon, 1999, 136 p.

Isal, *Chelsea Brook À l'orée de la Gatineau*, Vanier, L'Interligne, 1998, 414 p.

Francine Bordeleau

Numéro 96, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1999). Compte rendu de [Morts suspectes / Luc Gauthier-Boucher, *L'irréversible instant de la guillotine*, Hearst, le Nordir, 1999, 186 p. / Geneviève Georges, *L'oiseau et le diamant*, Ottawa, Vermillon, 1999, 136 p. / Isal, *Chelsea Brook À l'orée de la Gatineau*, Vanier, L'Interligne, 1998, 414 p.] *Lettres québécoises*, (96), 24–25.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Luc Gauthier-Boucher, *L'irréversible instant de la guillotine*, Hearst, le Nordir, 1999, 186 p.
Geneviève Georges, *L'oiseau et le diamant*, Ottawa, Vermillon, 1999, 136 p., 14 \$.
Isal, *Chelsea Brook. À l'orée de la Gatineau*, Vanier, L'Interligne, 1998, 414 p.

Morts suspectes

D'aucuns trouvent la vie tellement lourde qu'ils se sentent forcés d'y mettre fin prématurément. Lucidité ou folie ?

ROMAN

Francine Bordeleau

ON SE SUICIDE BEAUCOUP, DANS CES ROMANS qui nous viennent d'écrivains de la région de Hull-Ottawa. Chez Isal et Geneviève Georges, la mort volontaire vient mettre un terme aux aventures du personnage principal. Chez Luc Gauthier-Boucher, on ne rencontre pas moins de deux suicidés. Morts tragiques. Morts étranges aussi, qui demeureront largement inexplicables, les auteurs n'ayant pas toujours jugé bon d'éclairer la psychologie tourmentée de leurs protagonistes.

L'ambiguïté est même à la base de *L'irréversible instant de la guillotine*, deuxième livre de Luc Gauthier-Boucher dont on a pu lire, en 1997, *Quelques brins d'herbe sur une tombe* (le Nordir), un recueil de nouvelles assez roboratif et singulier. S'il n'est pas exempt de faiblesses, son roman montre néanmoins un auteur doté d'une bonne dose d'ironie et d'un style prometteur (parce qu'encore à peaufiner).

Du protagoniste que Gauthier-Boucher met en scène, on ne saura au fond jamais grand-chose. Son Guy Desmarais « occupe le poste de contrôleur des opérations sur une ligne de production de papier journal », n'a pas réussi à s'attirer la sympathie des collègues, et a une compagne, Louise, qu'il voit rarement (lui travaillant le jour et elle, le soir). Quelques signes extérieurs suffisent à le définir, à lui servir de fiche signalétique : il est grand, costaud, âgé d'une trentaine d'années ; il possède une auto qui mériterait d'être changée et une maison dans le centre-ville de Gatineau. Desmarais a cependant une particularité assez extraordinaire : il est en effet fasciné par les objets tranchants, et plus précisément par les guillottes. Parce que

la guillotine, c'est la matérialisation de l'irréversibilité ; c'est, aux yeux de Guy, le meilleur exemple de la différence qui peut exister entre l'instant d'avant et l'instant d'après, la meilleure preuve de l'écoulement du temps, dont seuls les vivants peuvent avoir conscience.

Et voilà que meurt le vieux Marcel Larabie. C'était le voisin d'en face, il n'avait plus rien au monde sauf son chien, mais s'était mis à considérer Guy, qui s'occupait de lui de temps en temps, un peu comme son

fil. Il s'est pendu et a laissé sa maison au jeune homme. Elle ne vaut pas très cher, 50 000 \$ peut-être. Guy la vendra à Charles Cossette qui pèse, lui, un petit quart de million. C'est le deuxième suicidé de l'histoire, et lui aussi prend la peine de léguer la maison à Guy avant de mourir. La coïncidence frappe les médias et la police, il y a enquête, notre héros est évidemment soupçonné, mais on ne trouve contre lui aucune preuve solide.

Suicides ? meurtres ? Luc Gauthier-Boucher ne tranche pas, qui cultive avec un grand bonheur le flou et l'allusif. Des indices sont disséminés dans le texte, mais contribuent à égarer le lecteur plutôt qu'à l'éclairer.

Or, une fois que l'on porte en soit [sic] le poids d'une vie cachée élaborée, on apprend à mentir, à ne pas laisser de traces et à avoir l'air innocent en tout temps ; en somme, on devient le parfait candidat pour commettre des meurtres,

pense ainsi, à propos de son suspect, le caporal chargé de l'enquête. Voilà qui est éminemment plausible, compte tenu des traits de caractère et des manies du protagoniste, tous éléments que l'auteur distribue cependant avec parcimonie dans son récit. *L'irréversible instant de la guillotine* apparaît ainsi comme un faux polar (assez réussi) et un faux roman psychologique. On pourrait inscrire ce livre dans la lignée de *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois*, le premier roman de Guy Lalancette que publiait VLB éditeur en début d'année. Lalancette était cependant plus ludique, et proposait une construction formelle autrement élaborée.

Le poids des légendes

C'est dans un tout autre univers que nous fait pénétrer le premier roman de Geneviève Georges, écrivaine d'origine française installée au Canada depuis 1984. Celle-ci campe en effet son intrigue en Thaïlande et nous en présente une facette qu'on n'a plus coutume de voir. Ainsi Geneviève Georges n'a pas voulu évoquer le tourisme sexuel ni même la vie urbaine : ses protagonistes habitent un village sis au cœur d'une vallée, et l'afflux d'Occidentaux n'a entraîné ici ni conflit ni exploitation. La Thaïlande de *L'oiseau et le diamant* est presque idéale, bucolique, davantage troublée par les fantômes du passé qu'en proie aux démons modernes.



Le présent récit prend appui sur une vieille histoire que le temps a semble-t-il muée en légende. Il était une fois, dans une vallée prospère du nord de la Thaïlande, un homme riche et beau amoureux d'une femme de modeste extraction qui ne ressentait pour lui qu'indifférence. Tohé, l'homme riche, devra se résoudre à épouser la fille d'un marchand, en aura plusieurs enfants, mais n'aimera jamais que l'indépendante Dang Dao. Un beau matin, il se noie...

Des générations plus tard, l'histoire de Tohé et de Dang Dao continue de hanter la vallée. Et se rejoue dans le couple que forment la très belle Lamaï et le très laid Bounritt. « Lamaï et toi êtes les seuls descendants de nos familles respectives. Votre mariage réunirait les terres de la vallée », plaide la pragmatique mère de Bounritt. Ce dernier est de toute façon amoureux de la jeune fille qui s'éprend, elle, d'un Australien prénommé Steeve. Pour le plus grand malheur de Bounritt, Lamaï et Steeve vivent un amour partagé. Jusqu'à ce que l'Australien décide de retourner au pays natal pour un bref séjour... Par dépit, Lamaï épouse Bounritt et sombre dans la folie. Après plusieurs années de mariage elle accouche d'un fils, puis se noie. « L'esprit d'un revenant, Tohé, hantait cette vallée. Après la mort de Lamaï, il n'est plus jamais revenu. On croit que Lamaï l'a rejoint pour l'emmener jusqu'à la mer. »

Tout cela est joli, mais extrêmement artificiel. La résurrection de la légende séculaire apparaît plutôt plaquée et ne parvient pas à donner à ce récit d'amours déçues le poids de densité et de mystère que requiert pourtant le passage au second degré. La cohabitation du passé et du présent n'est pas, non plus, très harmonieuse. Le lyrisme un peu naïf qui traverse l'ensemble du roman n'arrange rien et, pour tout dire, on ne sait trop où a voulu en venir l'auteure.

Un peintre canadien dans le siècle

Chelsea Brook. À l'orée de la Gatineau, enfin, souffre d'être trop ambitieux. Isal, nous informe l'éditeur en quatrième de couverture, est le « nom de plume et d'acteur » de René-Salvator Catta ; son œuvre ne comprendrait pas moins de 75 titres couvrant des domaines aussi divers que la poésie, le théâtre, le roman, l'essai et la biographie. Or, la bibliographie qu'on nous présente en début de volume est plus modeste et qui comprend notamment un roman (*Le grand tournant*, publié au Cercle du livre de France en 1967) et des « essais » comme *Savoir parler* et *Comment vaincre la timidité* (l'Homme, 1968).

Voici donc *Chelsea Brook* qui met en scène « Gérard X. », un peintre franco-ontarien né en 1905. L'histoire de cet artiste, dont les pérégrinations commencent véritablement en 1925, est narrée par Jean, son frère poète. En cette année 1925, Gérard décide d'aller étudier la peinture à Paris. Très vite ses œuvres révèlent « un côté mordant qui promettait beaucoup. En d'autres circonstances, il eût rivalisé, en plus acide, en plus lyrique, avec Jean-Paul Lemieux. »

Gérard fera une belle carrière. Même ses débuts, alors qu'il est de retour à Ottawa, sont assez fulgurants : ses expositions suscitent bientôt des articles élogieux dans les journaux de Montréal et de Toronto. À compter de 1931 et jusqu'en 1958, il expose presque chaque année. Ses

toiles et ses aquarelles — « paysages de la Gatineau ou de l'Outaouais, natures mortes et mystères floraux de *Chelsea Brook*, portraits, peintures de guerre » — circulent à New York, à Paris, à Montréal, à Rome, à Bruxelles... Bref, notre homme réussit.

Par le biais du personnage de Gérard, Isal entend relater les grands moments qui marquent le monde de la peinture du xx^e siècle. Jusqu'en 1960 en fait, année où se suicide le personnage principal. Sont ainsi évoqués les figures politiques et artistiques du temps, les mouvements décisifs — la bande de *Refus global*, par exemple —, la querelle entre tenants de l'art figuratif et partisans de l'art abstrait, l'univers des galeries et des marchands... Le tourmenté Gérard n'est pas dépourvu de cynisme : il peint pour vendre aussi, et délaisse peu à peu l'expressionnisme pour se laisser gagner par la manière de *Refus global*. Mais l'homme restera aigri et déçu, et décidera donc de se suicider.

Qui trop embrasse mal étreint, pourrait-on dire à propos de *Chelsea Brook*. Le roman, touffu et didactique, expose les enjeux de l'art moderne de façon plutôt difficileuse. Un peu plus de concision n'aurait en outre pas nui.



Geneviève Georges

roman
301 pages
27,50 \$

Jean-Pierre Girard
Les Inventés
L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS